

La retraite des Français vue par les Chinois (octobre 2010)

Ma visite à Shanghai et Guilin à l'automne dernier a coïncidé avec le moment où la France entière manifestait contre la réforme des retraites. Pas un de mes interlocuteurs chinois qui n'y fasse une allusion parfois narquoise, toujours amusée. A commencer par cette quincagénaire shanghaienne rencontrée dans l'ascenseur: "Paris, je connais, j'y ai séjourné. Il y fait froid. Et tout est cher. Les loyers coûtent plus chers que l'argent rapporté par les salaires. En plus, les Français sont paresseux." La conversation se poursuivit dans la rue: "Ils ne veulent pas travailler, jusqu'aux jeunes qui pensent à leur retraite!". Je choisis alors de tourner à angle droit pour couper court à ce portrait peu réjouissant de mon pays et de ma ville.

Le travail, c'est bon pour le lien social

Le soir même, en visite chez la grand-mère d'un ami chinois, et pendant que nous buvions un thé plus fort qu'un café italien, le journal télévisé s'est mis à diffuser des images des manifestations contre la réforme des retraites. Et la grand-mère de mon ami de commenter: "Travailler, c'est bon pour le lien social. Etre à la retraite, c'est ne plus avoir de vie, de motivation, de relation. Les Français ne comprennent pas." Cette femme avait été professeur de piano. Elle goûtait à présent un repos bien mérité, entouré par son fils, qui bien que travaillant encore, venait déjeuner tous les midis avec elle, et par une personne qui assurait sa garde. Cette génération ayant connu des difficultés économiques aiguës, est plutôt satisfaite de la progression économique du pays et considère comme un bien sans pareil de pouvoir travailler et rapporter de l'argent dans le foyer, pour soi, les enfants, les petits enfants, même à un âge avancé. D'ailleurs, sa belle fille de soixante ans, bien qu'en âge de jouir de sa retraite, a accepté un travail de comptable dans une autre ville pour rester occupée et ramener de l'argent à la maison.

La France, pays de la contestation

Mon séjour à Guilin me permet de rencontrer un étudiant en droit. C'est la seule personne qui se montra intarissable sur la grande qualité des Français: ne pas taire son mécontentement, mais le dire, le crier, l'afficher, chose que les Chinois, son peuple, ne saurait pas faire. Et de me rappeler, à débit accéléré, les bienfaits de la révolution française, l'esprit critique, le droit de prendre la parole pour désapprouver publiquement une décision du gouvernement, la possibilité de se grouper pour manifester son mécontentement. La libraire, chez qui nous nous étions rencontrés, avait du mal à suivre. Moi je restais accrochée à ses lèvres pour ne pas manquer une seule de ces paroles qui déferlaient, et parce que enfin on reconnaissait quelques qualités à mon peuple...

Un pays où les banques sont frileuses

Ce sentiment de satisfaction fut de courte durée. De retour à Shanghai, je rencontrai une Française installée à son compte et qui travaillait pour les entreprises européennes souhaitant s'établir en Chine. A l'éloge qu'elle fit de la vie shanghaienne, du dynamisme des agents économiques, de la facilité avec laquelle elle avait monté son entreprise alors qu'en France on lui avait refusé les prêts de capitaux, je compris qu'elle n'était pas prête à remettre les pieds dans son pays de naissance, où famille et amis pourtant l'attendaient.

A propos d'esthétique et de TGV

Mais le choc vint le dernier jour, quand je rencontrai, pour mes projets de recherche sur l'esthétique chinoise, un artiste en vue. Peintre et calligraphe, proposant des installations dans les musées d'art contemporain, cet homme talentueux fier de sa réussite me reçut dans une galerie privée aménagée sur trois étages, aux meubles en bois d'époque Ming, à l'escalier ciré, aux larges fenêtres. Il me dit que cette galerie lui avait été prêtée par un ami, que lui habitait et créait dans la banlieue de Shanghai, "au vert", loin de la pollution. Alors que je lui posais mes questions sur l'histoire des concepts esthétiques chinois et sur l'apport des concepts occidentaux, il insista: "les concepts d'art et de critique d'art chinois ont évolué naturellement et d'eux-mêmes. Il ne faut pas trop insister sur l'influence de l'Occident. La Chine a traversé une période critique avec la révolution culturelle et le déni de toute culture traditionnelle. Mais cette période est révolue et l'évolution a repris son cours, faite d'innovations et de reprise des données traditionnelles. Il se peut que les chinois aient été un temps

attirés par l'art occidental à l'époque où les oeuvres semblaient lointaines et inaccessibles, ce qui les rendait d'autant plus désirables. Mais aujourd'hui, si je veux aller voir un tableau dans un musée parisien, je prends un billet pour Paris, ce n'est pas plus compliqué. Et puis, les Occidentaux n'ont plus rien à nous apprendre, en ce qui concerne les techniques et les pratiques artistiques. Nous avons tout appris, et souvent dépassé les connaissances artistiques de l'Ouest. Le TGV a ému les chinois un temps. Ils ont appris les techniques, mis en place des projets à grande échelle. Ils ont fait mieux. Aujourd'hui, le train qui conduit de Shanghai à Nanjing est plus rapide que le TGV. " Et, là où je m'attendais à une réflexion sur l'art et sur le rapport entre le langage usuel et son usage critique, je reçois une liste de chiffres, de minutes et de secondes, notant avec exactitude les exploits du Shanghai-Nanjing. Et il poursuit: " Et puis, les Français sont paresseux. Les jeunes veulent être à la retraite avant même de commencer à travailler. Comment voulez-vous que nous regardions encore avec admiration vers la France?"

Pascale Elbaz, formatrice langue et civilisation chinoise, doctorante aux Langues'0, Février 2011